

ensemble avec mon père), et tu ajoutes que tu en faisais des histoires avec elle, tu pleurais avec elle, pour être avec elle, et puis tu devais être malade aussi pour rester avec elle. Tu dis très justement que tu n'y es pour personne, mais on te voit passer. Voilà pourquoi on t'en veut.

*

Il y a de l'interdit entre nous.

Ne me tue pas. Ne tue pas.

L'interdit est muet (donc encore plus l'interdit).

Entre nous où est la vérité ? Elle est entre nous. Et elle a peur. J'ai peur et je sais que tu as peur. Par où te prendre puisque tu es aussitôt le contraire ou l'autre ? Si je te prends je vais te manquer.

J'ai dit : toi je te connais, ce qui n'est qu'une croyance, pour commencer à parler ; mais ce qu'il y a d'inquiétant, c'est que moi je ne me connais pas. Comme il est différent de moi, me dis-je. Mais je ne peux dire cela qu'à partir d'un sentiment de ressemblance (à moi-même ou à toi). La différence opère toujours entre un nous comme une (im)possibilité de ressemblance. Les différences qui composent « la différence » je les remarque dans l'échange des ressemblances. D'ailleurs elle est dans l'échange. D'ailleurs elle passe — sans s'arrêter — de l'un à l'autre. Et elle vit des deux. Elle est notre résultante incalculable.

Je peux parler de lui, de toi, d'elle, d'un elle, d'une elle, je ne peux pas parler de « moi ».

*

Il paraît que l'enfant qui vit la nudité de l'empereur était une fille. Ceci est un bruit qui court. Ce que je sais : les petites filles, dans les contes comme dans la vie, sont étonnées par le devenir phallogratique des petits garçons. Et quel est le petit qui échappe à ce raidissement et à cette glaucité ? Le poète. Il voit à travers la taie. C'est qu'il vit dans le monde-au-delà de la réalité. Appelons-le : le pays de la Vérité. La Vérité n'existe pas en réalité. Elle est notre illusion sublime. En réalité.

Toutes les petites sœurs ont senti un jour leurs frères se durcir et ne plus pardonner. En vérité... La vérité est dans le texte entre nous. Dans le texte qui se tisse entre les deux. Mais si on me demandait, comme dans les contes, si j'aimerais avoir/être un corps d'homme pour essayer, je dirais, bien sûr, pour essayer cela me passionnerait de connaître le monde avec un autre corps, de pouvoir par la suite vraiment travailler, d'une part et d'autre part, la différence sexuelle, de connaître l'air, les pierres, la terre, avec d'autres muscles, de connaître la mystérieuse jouissance masculine, oui, j'aimerais connaître, savoir ce voyage, et tout ce qui l'accompagne, et que je vois en ce moment à ma gauche, que je devine, mais que je ne connais pas, et goûter un certain type d'angoisse, de tremblement, insurrections, dépressions, résurrections, enracinements au centre du corps. Mais je ne le connaîtrai jamais. Je pourrais approcher, approcher, arriver au plus près, entrer dans les zones gouvernées par le cœur où je peux devenir presque-toi. Je pourrais aller vers la transfiguration. Car à force d'écouter-vivre un toi, ou de lire un livre de celui-ci ou un autre, à force de se glisser en pas-

sant par l'écriture à l'intérieur d'une pensée, et de se laisser lire — je veux dire être lue —, il se produit, en cas d'affinités, sur les parois de l'âme comme une sorte d'imitation en relief. Il y a du toi en moi, du moins je le crois — c'est ce que j'appelle « connaissance » — mais.

Mais je ne passerai jamais de l'autre côté quelle que soit l'approximation. C'est d'ailleurs dans la proximité, je l'ai dit, que se dessinent de manière fine et nette les reliefs de la différence.

(La « D. S. » — n'est pas une région, ni une chose, ni un espace précis entre deux, elle est le mouvement même, le réfléchissement, le Se, la déesse négative sans négativité, l'insaisissable qui me touche, qui venant du plus proche me donne par éclairs à moi-même l'impossible moi - autre, fait surgir le tu-que-je suis, au contact de l'autre.)

Et nous ? Le corps-femme, pour moi, c'est le lieu *d'où*, le doux lieu d'où naissent filles ou garçons, humains, descendants, ce lieu « sous la ceinture », qui est comme deux mains, comme demain, et qui a plus d'une mémoire, une mémoire de ce qui a eu lieu, une mémoire de ce qui aura lieu. Une mémoire, non pas fantôme, mais transmise, héréditaire, je pense aux femmes qui n'ont pas eu d'enfants directement, mais qui ont l'enfant quand même écrit dans la chair, de femme en mère en grand-mère, en mère en fille en petite-fille.

Disant tout ce que je vous ai dit, j'ai triché, malgré moi, sans le faire exprès. J'ai parlé comme si les personnages de cette scène-ci étaient : une femme, un homme, de toute évidence. Une telle scène avec de tels personnages est possible sans doute, il y aurait

un homme qui serait un homme-sans-aucun-doute, une femme qui serait femme-sans-aucun-doute. Mais voilà, je sais par expérience (je ne sais jamais qu'après expérience, c'est-à-dire après erreur), que si souvent une « femme » n'est pas une femme, ni un « homme », un homme, que si souvent une « femme », un « homme », est un ensemble à x éléments. Je connais une femme qui est au deuxième coup d'œil un ensemble de cinq petits garçons et une petite fille. Quant aux coups d'œil suivants...

Je ne sais pas quel est mon ensemble. Qui sont-je ? Je prétends que mon sont-je est majoritairement femme ? J'ai un sentiment inquiétant en parlant vers ces ensembles. Il me semble que sur la scène politico-sociale d'aujourd'hui ce sont surtout les femmes plus que les hommes qui sont des ensembles occupés, peuplés, naturalisés, greffés, par un certain nombre de parts de l'autre, et que les hommes pour la plupart sont occupés par des éléments majoritairement masculins. Nos identifications intérieures sont innombrables, grand-père, petite-fille, frère (sans compter des éléments végétaux, animaux, chimiques, phoniques, astraux...) mais, si on pouvait faire la somme de ces ensembles, cela donnerait de drôles de choses ; la société serait composée, en apparence, de moitié hommes moitié femmes à peu près, et, en réalité, d'une majorité d'éléments dits masculins. Mais en vérité, c'est-à-dire en secret, ce serait bien différent.

Mais quand parfois je parle avec Jacques, ou quand je l'écoute, je me dis des choses très simples (parce que c'est lui qui se garde du danger de la simplicité) : c'est vraiment un homme, et moi je suis

vraiment une femme. Il n'y a qu'à voir, il n'y a qu'à entendre, me dis-je, c'est donc au moins un peu vrai. Au moment où je me dis : c'est évident, je me rappelle ce que lui rappelle sans cesse, et moi aussi à ma manière, je me rappelle que nous sommes des aveugles, qu'il ne s'agit jamais que de notre point de vue d'aveugle, que nous sommes des aveugles qui faisons nos propres portraits, à grands traits dangereusement sûrs, et que la *sagesse* commence par savoir que nous ne pouvons pas nous empêcher, aveugles que nous sommes, de croire être ce que nous sommes tout en sachant que nous ne savons rien de ce que nous sommes, ce que déjà Shakespeare nous disait.

Ces trois jours de colloque nous ont donné des centaines d'exemples de ce genre, je crois que personne ici ne pourrait se résoudre à sa simple apparence, et que cent fois nous avons entendu parler une femme composée d'oncle, de petit-neveu, de grand frère, etc., et en même temps nous nous accommodons de cette apparence.

Toi et moi, lui et moi, nous « écrivons ». « De plus », nous nous écrivons — nous nous inventons. Je veux dire : je m'invente, tu t'inventes...

Heureusement qu'il y a les textes. La « D. S. », c'est là qu'elle laisse des traces assez durables pour que nous ayons le temps, que nous n'avons pas au vif de la réalité, de les relever. Ce que nous ne savons pas (nous ne savons pas qui-nous sont-je,

ni ce que nous disons), la langue le sait, surtout la langue écrite, qui va à la vitesse lente de l'écriture.

Ce que nous ne savons pas de nous-mêmes, nous l'écrivons, dans notre langue : c'est là, c'est à lire. Si nous pouvions nous lire !

Comment nous faisons une chose absolument différente, comment nous aimons passionnément la même personne : la Langue, différemment, cela se voit aussi à lire.

J'évoquerai des positions de corps-en-écriture. Pour moi au commencement il n'y a rien. Je commence sans mot et avec corps. C'est un se laisser aller par le fond, un se laisser couler au fond du maintenant, un rassemblement de l'âme. Attendons. Ça suppose une croyance, inconsciente, informulée, en une force, une matérialité qui va venir, se manifester, une mer souterraine, un courant qui est toujours là, qui va se lever et me porter.

Quand je commence à « écrire », je n'écris pas, je me pelotonne, je deviens une oreille, je suis un rythme.

Toi : je ne connais pas ton état de corps inaugural, quand tu es chez toi sans témoin. Ensuite je te vois dans le livre commencer par un coup de mot. « Quelqu'un » t'envoie un mot. Tu l'attrapes. Ce qui me frappe chez lui, c'est *le goût du mot*. Ta langue a de l'oreille pour les échos les plus lointains, les murmures les plus anciens du mot.

Je dis le mot. *Un* mot. Il y a des poètes qui utilisent *les mots* là où on ne les attend pas, *tous les mots*. Pour lui, c'est *un* mot qui entre soudain, devient puissant et l'emporte. Devient précieux, pour l'avoir été d'avance bien sûr. Le mot qui le mène, et qu'il va mener jusqu'à l'apocalypse, est toujours un mot qui

avons quoi, et cependant avant de savoir, et de pouvoir, déjà nous lisons. C'est ainsi que nous faisons l'impossible — sans le savoir. Car c'est toujours sans le savoir que l'on fait l'impossible.

Sous cape le maître des postes se rit de nous. Je n'ai pas encore dit à quel point le texte de J. D. s'adresse à l'autre (à nous, à moi), s'envoie (en l'air) et se rit toujours de nos efforts pour faire la course avec l'irratrapable. Lui-même irratrapable pour lui-même. Il rit. Alors que nous, les cités ci-dessus, nous n'avons pas assez d'avance pour rire.

Voici que je lis en continuité des textes que des années ont séparés. Et je suis frappée soudain par l'insistance du thème de l'apparence ; toujours dans un rapport au lecteur, à « vous », qui est « vous et moi ». Il nous dit : vous pourriez, ne pourriez-vous pas, je vous le dis mais n'allez pas le croire... Et partout apparaît le mot apparence. À quel point il nous avertit ! À mots multipliés. Apparence, parence, parenté, alliance, apparition, parution. Attention à la différence entre paraître et paraître. Donc un avertissement, mais qui ne s'annonce pas comme chez Clarice Lispector : « Attention, ceci est un avertissement. » C'est que, dès que nous sommes dans un texte de lui, nous sommes dans le harcèlement, le rappel, qui fait haleter sa pensée : aucun des énoncés que vous trouverez sur ce chemin n'est un énoncé auquel vous pouvez vous tenir, ni moi non plus, sinon passagèrement. Force sombre et gaie qui rappelle à tous les mortels leur mortalité : il ne faut pas se fier aux apparences, gardons-nous de nous tenir à rien, car tenir c'est le meilleur moyen de ne pas garder. Soyons pensant, passant participant-au-présent-qui-passe-suivant.

Tu as raison, on ne peut jamais dire qu'il y a plus ou moins, d'une part ou de l'autre part, plus de difficultés ou moins, de féminin, de vérité, de jouissance, personne parmi nous n'est au-dessus de nous hors-de-nous-et-dans-nous pour le dire.

Là où il écrit et nous lisons, nous sommes bien perdus. Perdus pour notre plus grande chance.

Mais il y a un endroit dans la pensée dans le corps, où l'apparence cesse. Il fait trop noir et trop éblouissant pour lire. On ne (se) voit plus au grand jour, on jouit. Où la chair sait autrement, où elle pense sans mots : c'est parce que je suis une femme. C'est parce que tu es un homme. C'est parce que je suis un homme. Où elle ne voit plus rien à lire. Seulement à jouir. Où l'on s'entend sans mots. Où Clarice Lispector peut affirmer : « Je sais beaucoup de choses que je ne sais pas. Et vous aussi. » Et lui aussi. Et moi aussi.

Il y a ce moment où nous ne sommes plus dans le tremblement à la fois humble et orgueilleux, orgueilleux et humble de la langue, mais où nous ne pouvons être que là où *il s'agit de croire*. De se croire. Là où, quels que soient les « genres des postes », il n'y a pas de confusion possible entre deux types de jouissance. Et entre celle de Derrida, parce que c'est un homme, je veux dire l'écriture de D. qui avance à pas d'homme, ce qui est une bénédiction, écrit comme il écrit et pas autrement, et celle de Clarice-qui-écrit-comme-une-femme, ce qui est une bénédiction.

Bien des textes ne nous permettent pas de rêver à ce qu'il en est de la différence. Je cherche la différence maximale parce que je veux l'exubérance. Si